

CHRISTIAN OSTER

PAUL
AU TÉLÉPHONE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE
À TRENTE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETE-
RIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS DE 1 À 30 PLUS SEPT
EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE
H.-C. I À H.-C.VII

I

© 1996 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris.

ISBN 2-7073-1530-3

Souvent l'histoire se passe dans une voiture, et c'est moi qui suis au volant. C'est également ma voiture, qu'on discerne dès le départ, garée qu'elle est par exception, depuis une petite semaine, sous des fenêtres qui sont aussi les miennes. Je ne suis pas encore au volant, je ne suis pas non plus à ma fenêtre, à l'une de mes fenêtres. Je suis au café, et l'on m'y verra tout à l'heure, si l'on veut bien, attablé devant un café-croissant, sauf s'il est un peu plus tôt que d'habitude : dans ce cas, je me passe de croissant, à la rigueur je commande une tartine quand c'est possible. C'est de toute façon un matin de juillet, ou d'août, c'est l'été, donc, saison où il n'est pas interdit de penser qu'on puisse vivre, y compris avec intensité, encore qu'il n'y ait rien là d'absolument incontournable. Le temps, à l'évidence, est plutôt beau.

Il est vite précisé que je vis à Paris, dans le quatorzième arrondissement, du côté de la porte d'Orléans, entre extérieur et périphérique. On le sait, j'habite là, dans cette zone limitrophe, face au périphérique, dos aux extérieurs.

On s'aperçoit, dans le même temps, que je n'ai vue sur aucun de ces deux axes. Devant mes fenêtres, il y a un stade, ou, plus exactement, devant le stade et mes fenêtres, il y a un gymnase. J'ai donc vue sur le gymnase, qui me masque le stade, mais je ne vois jamais ce qui se passe dans le gymnase. Tout au plus enregistré-je, les jours de match, dans ses hauteurs vitrées que sa partie basse en saillie sur le trottoir, opaque, réduit à un mince rectangle, le sommet de la parabole que décrit un ballon. Il est de surcroît souligné qu'entre le gymnase et moi s'étend en largeur l'avenue où j'habite, qui comporte deux voies séparées par un trottoir central, planté de troènes sur ses deux bords : ample théâtre, donc, susceptible d'accueillir maint tableau vivant, mais que personne véritablement ne hante, puisqu'on se contente de s'y rendre pour accéder à l'entrée du stade, lequel s'étend jusqu'au terme de l'avenue. Enfin, derrière le gymnase, par-delà la ligne théorique de l'autoroute, on voit qu'une enseigne en forme de double flèche rougeoie, le soir, en surplomb de la nationale 20, tandis que sur la droite, en descendant l'avenue, on peut découvrir à tout moment de la journée un court segment de l'axe qui dessert ladite nationale, l'autoroute et le périphérique. Pour l'apercevoir de mes fenêtres, toutefois, il convient de se pencher.

Au premier matin de ce monde, je déjeunais, paraît-il, à une centaine de mètres au nord de mon immeuble, installé, côté sud, à la terrasse du Paris-Orléans devant un café et un croissant, ou plutôt une tartine – impossible d'en douter dès lors qu'on en découvre la forme oblongue, ainsi que la chiche traînée de beurre qui la creuse au centre en pirogue –, tartine que je me refusais à plonger dans une tasse trop étroite, dont elle eût trop vite absorbé le contenu – d'autant que, dit-on, je fais partie de ces personnes relativement marginales qui préfèrent déjeuner sec. On prétend qu'au demeurant j'ai peut-être déjeuné mouillé dans ma jeunesse, mais, comme on ne tarde guère à l'apprendre, voici, je n'aime pas tant que ça ma jeunesse, et je ne crois pas, personnellement, que je redéjeunerais mouillé avec l'âge. De toute façon, autant l'avouer, je n'avais pas grand-faim ce matin-là, il semble d'ailleurs que je n'ai jamais eu grand-faim le matin, mais, je ne crains pas de l'affirmer, j'aimais bien à l'époque commander une tartine ou plutôt un croissant, pour parer à toute éventualité.

Je ne venais pas là pour déjeuner, par conséquent, je venais là parce que je m'y trouvais bien, une petite heure, disons, attablé face au sud, jusqu'à ce qu'entre le sud et moi la table disparût avec le café et le croissant. Nous restions alors seuls, moi et mon point cardinal, dans une confron-

tation rêveuse d'où se trouvait bannie toute angoisse d'un rapprochement aveugle, et a priori tout risque d'un choc où je m'écraserais, l'œil sans emploi sous sa paupière levée, contre l'objet d'une pensée devenue grossière, incapable dans ces conditions de se longtemps survivre.

Il est donc logique que je me tinsse là, ce matin-là, le temps d'une petite heure, sans pensée qui fût autrement prégnante. Puis que, par lassitude de la position assise, j'en vinsse à rentrer chez moi sans hâte, en évitant toutefois de trop errer dans la ville. Au vrai, je n'aurais su envisager pareille dérive que sous la menace larvée de l'ennui, alors que chez moi, où je ne faisais rien, l'ennui d'emblée se présentait et me laissait dire son nom tandis que je m'efforçais de le réduire. Nous nous connaissions, en effet, lui et moi depuis longtemps, nous étions habitués l'un à l'autre, et, lorsque je revenais de mon rendez-vous au café avec le sud, il était capable de fermer les yeux sur cette infidélité qu'il savait d'ailleurs sans avenir, quoique régulière. De la même façon, il ne se dérobaient nullement à ses devoirs, m'accueillant, sitôt franchi le seuil de la porte, de ses bons gestes enveloppants que j'acceptais sans dégoût, heureux que j'étais à l'idée que mon escapade du matin pût passer, sous silence, pour la grande affaire du jour. Le temps, ensuite, coulait au petit bonheur, sonneries là-bas dans des

appartements vides, feuilleton français pour l'apéritif, mais ce matin-là, on le pressent, n'est pas comme les autres, et quand je rentre chez moi l'histoire commence. Elle est même pratiquement enclenchée avant que j'aie passé la porte. Je suis encore dans l'escalier, je crois, quand j'entends sonner le téléphone. Depuis combien de temps repose-t-il muet sur son socle, qu'importe, j'engage vite ma clé dans la serrure, deuxième sonnerie, je m'élançe, troisième sonnerie, je décroche. C'est Paul.